

*la Tempête*



# IVRESSE(S)

de Falk Richter  
texte français  
**Anne Monfort** (L'Arche éditeur)  
mise en scène  
**Jean-Claude Fall**



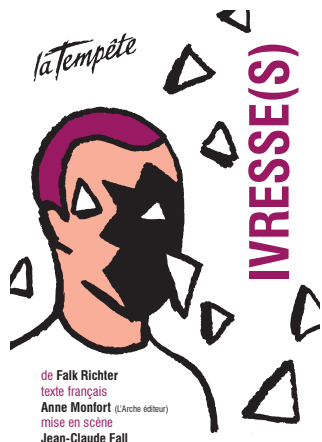
# IVRESSE(S)

de Falk Richter || mise en scène Jean-Claude Fall

17 novembre > 17 décembre 2017



## La Terrasse



**Le capitalisme, système en crise qui jouit de la crise, vit en chacun de nous et à tout instant. Jean-Claude Fall met en scène le diagnostic posé par Falk Richter et envisage la manière de changer de monde.**

Accroche : « Le spectacle est libre de toute contrainte. »

### Quel est le thème de ce spectacle ?

**Jean-Claude Fall** : Ce spectacle parle de cette situation absolument ligotée dans laquelle nous nous trouvons. Détruire le système de la spéculation financière impliquerait de détruire un peu de nous-mêmes, puisque nous sommes agis par lui. On peut vivre sans s'en rendre compte, mais une fois qu'on le dit, on ne peut que le voir. Toute relation interindividuelle est devenue porteuse de la question de son intérêt potentiel : non pas celui qu'elle peut avoir mais celui qu'elle rapporte. Nous sommes prisonniers de la stratégie de gain et de l'angoisse de la perte. Nous fonctionnons avec un modèle économique dans la tête, que Richter envisage comme une forme de fascisme. Cette domination idéologique est telle qu'on peut la considérer comme un totalitarisme. L'entrepreneuriat étant considéré comme un objectif premier et ultime, il y a ceux qui font et ceux qui ne sont rien. Pour s'en sortir, il faut nous arracher à nous-mêmes. Le spectacle raconte cela : comment le moindre de nos actes est imbibé de cette idéologie.

### Comment transcrire cette analyse théâtralement ?

**J.-C. F.** : Il s'agit d'éviter la contradiction d'être dans ce que l'on dénonce, alors qu'on est soi-même dans un processus économique qui induit l'inféodation au système. Pour rendre cet évitement palpable, le spectacle n'utilise aucun appareillage du théâtre. Le décor ne coûte que quelques euros et les seuls moyens mis en œuvre sont les moyens humains : les acteurs et les techniciens qui sont aussi

acteurs. Le matériel se réduit à des téléphones portables, utilisés comme torches électriques, caméras et micros. Le spectacle est libre de toute contrainte, y compris dans sa dimension narrative.

### Comment ?

**J.-C. F.** : Cette prégnance idéologique ne peut se dire que par le moyen de plusieurs petites histoires. Un auteur raconte son incapacité à parler d'autre chose que de ce système dans lequel il est pris et qui contamine ses relations professionnelles, amicales, amoureuses et sexuelles. Plutôt qu'une histoire, c'est une série de petits flashes. Mais contrairement aux autres pièces de Richter, celle-là se termine positivement. Les personnages se retrouvent dans une sorte de campement, comparable à ceux de ces mouvements qui se glissent dans des espaces interstitiels. Ce système ne pourra pas être détruit par un parti, un syndicat, ou une idéologie de remplacement, mais plutôt par des coins qu'on y plante et qui créent des fragmentations. C'est dans ces interstices qu'on peut créer de la résistance à ce capitalisme prédateur de l'humanité. Notre spectacle essaie de se situer lui-même dans ce genre de situation interstitielle permettant de résister.

Propos recueillis par Catherine Robert



# IVRESSE(S)

de Falk Richter || mise en scène Jean-Claude Fall

17 novembre > 17 décembre 2017



CULTURE

## À bas Merkel et vive le futur !

THÉÂTRE

Jean-Claude Fall présente *Ivresse(s)*, une pièce à la fois polémique et douce de l'Allemand Falk Richter, qui incarne le renouveau, outre-Rhin, de la scène contestataire.

≡ Gilles Costaz

***Ivresse(s)***,  
théâtre de la  
Tempête, Paris,  
01 43 28 36 36,  
jusqu'au  
17 décembre.  
Textes aux  
éditions de  
l'Arche.

Depuis une dizaine d'années, une nouvelle génération d'auteurs allemands cogne avec succès contre la société libérale et suscite en France une vague d'intérêt, sans doute parce que nos écrivains de théâtre ne savent pas frapper aussi directement. Nous en passons trop par les références, la culture, l'histoire, Robespierre et Victor Hugo.

Marius von Mayenburg (dont on peut voir *Pièce en plastique* à l'Usine Hollander, à Choisy-le-Roi, jusqu'au 3 décembre, dans une excellente mise en scène de Patrice Bigel) et Falk Richter, dont *Ivresse(s)* arrive à Paris, ne jugent pas nécessaire de citer Spartacus ou Rosa Luxemburg. Ils tirent

simplement à boulets rouges sur une société dans laquelle ils ne se reconnaissent pas.

Le spectacle de Jean-Claude Fall, *Ivresse(s)*, comprime dans un même mouvement la pièce intitulée *Ivresse* et des morceaux de deux autres textes, *Protect me* et *Playloud*. Avec cet auteur, on peut tout brasser dans le même shaker. Ce ne sont que des personnages qui s'interpellent, s'adressent à eux-mêmes, se chamaillent, s'étreignent, jettent dans le ciel des idées qui font des courts-circuits avec les pensées de monsieur Tout-le-monde.

Le premier des discoureurs à entrer en scène, c'est précisément l'auteur, Richter (excellamment joué par Alex Selmane), qui se

raconte, se décrit, s'emporte, avant de laisser vivre les personnes sorties de son imagination. Ses points de vue sont très clairs : le monde s'est abîmé sous le poids des règles économiques et du jeu cupide des banques, et l'on ne peut vivre sans s'en abstraire, car notre vie privée – et même sexuelle – est contaminée par cette oppression qui nous parasite jusqu'à la moelle. À bas Merkel, à bas les banques allemandes ! Rêvons à la société future, à laquelle l'auteur songe sans donner le chemin qui y mènerait – il ne prône pas la révolution, mais ne l'exclut pas. « *Sincèrement, j'attends avec impatience le jour où ça va s'effondrer* », glisse Richter.

Des couples se parlent sans toujours se comprendre. Des êtres isolés s'expriment pour des interlocuteurs invisibles. Untel est scénariste et a honte de ce qu'il écrit. Tel autre se désespère de ne pas savoir s'arracher à la fascination d'Internet... Falk Richter dessine sa vie à travers les films qui l'ont marqué, sans qu'il les ait nécessairement compris – il se souvient de Fassbinder (auquel il a d'ailleurs consacré une pièce), Zulawski, Godard. De Zulawski, il a gardé en lui comme un choc ineffaçable la séquence de *Possession* où Isabelle Adjani hurle de souffrance (on en voit d'ailleurs un extrait).

Le tourbillon des douleurs anciennes, des malheurs présents et des bisbilles immédiates avance en cahotant, telle une toupie en fin de course. Mais l'espoir n'est jamais abandonné : on retrouvera la joie de vivre, quitte à laisser tomber l'amour à deux pour l'amour collectif...

Ce qui est étonnant, dans le spectacle de Jean-Claude Fall, c'est qu'il propose un renouveau de la forme par la pauvreté des moyens utilisés. Beaucoup d'acteurs, mais pas de projecteurs. Rien que des lumières indirectes venant d'un rétroprojecteur et de smartphones. Les comédiens se filment ou filment l'action avec leur téléphone ; les images qu'ils cadrent s'inscrivent, étranges, fantomatiques, peu lumineuses, en différents points d'un espace sombre. Fall avait déjà expérimenté cette technique dans son précédent spectacle, *Une vie bouleversée*, d'après Etty Hillesum, joué par Roxane Borgna. Cette fois, épaulé par son directeur vidéo, Laurent Rojol, il jette les bases d'un théâtre d'une autre matière, d'une autre image.

Les acteurs, Jean-Marie Deboffe, Isabelle Fürst, Paul-Frédéric Manolis, Nolwenn Peterschmitt, Laurent Rojol, Roxane Borgna, Alex Selmane et Fall lui-même, se chargent d'une série d'incarnations et assurent donc l'éternelle présence charnelle de l'interprète. Mais le climat de pénombre, les couleurs faibles et immatérielles, les reflets tendent à remplacer la violence de la protestation politique par l'expression d'une rébellion à la voix secrète et tendre. Le spectacle semble dire qu'il n'a pas trouvé toutes ses solutions, mais qu'il est en partie dans l'inédit, qu'il a évité le style de la parade brutale habituellement utilisé lorsqu'on monte ce type de texte. En effet, c'est neuf dans l'esthétique et riche en pincements de cœur. ■



MARCO GINOT



# IVRESSE(S)

de Falk Richter || mise en scène Jean-Claude Fall

17 novembre > 17 décembre 2017



WebThéâtre  
Théâtre, Opéra, Musique et Danse



Critiques / Théâtre

*Ivresse(s)* de Falk Richter

par Jean Chollet

## Un appel débridé à changer le monde

Bien connu sur nos scènes (*Sous la glace*, *Electronic City*, *My Secret Garden*, *Je suis Fassbinder...*) l'auteur et dramaturge allemand, 47 ans, porte, à travers toute son œuvre, un regard interrogateur et caustique sans concessions sur le monde contemporain. Avec *Ivresse* (Rausch, 2011) il ne déroge pas à cette recherche et à son militantisme, en stigmatisant la violence d'un capitalisme ultralibéral, profiteur des crises économiques, qui pèse sur nos relations sociales, professionnelles, sentimentales



ou sexuelles, et plus généralement sur nos comportements au quotidien et notre consommation. En attendant avec "impatience le jour ou tout ça va s'effondrer et que quelque chose de nouveau apparaîtra et on regardera le passé sans comprendre comment on pouvait vivre ainsi ...". Comme l'énonce un narrateur en ouverture de cette pièce, il s'agit ici pour Falk Richter de "Partir par l'écriture dans un autre monde."

En portant cette œuvre à la scène, Jean-Claude Fall lui a associé des extraits de deux autres textes de l'auteur, *Play loud* et *Protect me*, élargissant ainsi le registre successif d'histoires fragmentées, quitte à rompre avec sa structuration originelle. En ouverture, une relation vi-

suelle est trouvée sous une pluie de pages blanches, première étape comme chacun sait de l'écriture, suspendues par la suite à des fils et servant de supports aux images vidéos des visages et des corps, partiellement captés depuis des Smartphones, outils de communication emblématiques dans l'air du temps. Pas de référence à la notion habituelle de décor théâtral sur le plateau, mais un espace en mouvement qui se construit et se déconstruit dans la légèreté avec une économie de moyens signifiante, en contre-point des propos de Richter. Il s'apparente à une installation de campement qui n'est pas sans faire affleurer le souvenir de celui occupé par le mouvement contestataire pacifique Occupy Wall Street en 2011 à New-York. Un champ de résonance adapté pour accompagner les évocations des situations rencontrées, par des couples, un père et sa fille, une consultation psychanalytique, ou colorées d'humour, comme ce projet de départ pour le Pôle nord soumis à une crainte de congélation.. Avec huit interprètes - dont le metteur en scène lui-même - porteurs d'une efficacité dynamique, les personnages, pas vraiment incarnés au sens classique du terme, se racontent surtout par la parole. Ils tissent ainsi un canevas en mesure de contribuer à une prise de conscience et accompagner le cheminement de la pensée vers un monde nouveau. Même si, on l'aura compris, le plus dur reste à faire.

*Ivresse(s)* de Falk Richter, texte français Anne Monfort (L'Arche éditeur), mise en scène Jean-Claude Fall, avec Roxanne Borgna, Jean-Marie Debotte, Jean-Claude Fall, Isabelle Fürst, Paul-Frédéric Manolis, Nolwenn Peterschmitt, Laurent Rojol, Alex Selmane. Création Vidéo Laurent Deboffe. Durée : 1 heure 35.

# IVRESSE(S)

de Falk Richter || mise en scène Jean-Claude Fall

17 novembre > 17 décembre 2017

**journaldebordduneaccro**

*chroniques quotidiennes du théâtre, par Edith Rappoport*



**visuelimage.com**  
l'art en train de se faire



## De Falk Richter, texte français d'Anne Monfort, mise en scène Jean-Claude Fall.

Sur un plateau nu surmonté par des fils à linge, les acteurs dispersent des feuilles de papier blanches que l'on va suspendre; « On parle de crise, d'effondrement. J'aimerais tellement écrire sans sujet ! (...) Je ne sais pas ce que tu attends de moi... ». De la salle une jeune fille répond « Pourquoi est-il si dur d'être seul ? Ce qu'on vit, c'est le dernier sursaut ! ».

Les acteurs monologuent assis autour du plateau, éclairés par des lampes électriques que l'on dirige sur leurs visages. On entend quelques mesures de Lohengrin annoncé comme un opéra fasciste. Un couple discute avec un psychiatre « Cette vie d'aujourd'hui, ça n'aura plus de sens ! ». Et puis des photos agrandies projetées, des couples Facebook hétéros et homos. « Peut-être que l'idée que deux personnes puissent vivre ensemble est tout simplement fausse ! (...) Nous n'avons pas besoin de taxes sur les transactions financières ! Nous rejetons la croyance folle que la crise puisse se résoudre d'elle même . On est là en communauté dans cette ville campement ».

Le public mélangé pour une fois avec de jeunes lycéens déguste avec plaisir l'ivresse des huit acteurs, dans cette errance autour de notre monde qui se défait dans l'exclusion de ceux qui n'ont rien, chassés de leurs pays en guerre ou chassés par le réchauffement climatique.

Publié le 22 novembre 2017 par edithrappoport

Il est difficile d'oublier le spectacle *Nobody*, monté par Cyril Teste et le collectif MxM, à partir de plusieurs pièces de l'Allemand Falk Richter. L'enfer du travail à l'ère du néo-management ultralibéral accablait les spectateurs qui dans leur emploi s'en trouvaient peu ou prou les victimes, et glaçait d'effroi ceux qui ne le connaissaient pas encore...

Avec *Ivresse(s)*, (un montage de la pièce *Ivresse* et d'extraits de *Play loud* et *Protect me*), que met en scène Jean-Claude Fall, l'allemand Falk Richter, depuis son projet amorcé en 2003 et intitulé *Le Système* (un ensemble de pièces pointant les démesures et l'aliénation contemporaines), s'avère, en ayant de surcroît fortifié l'écriture scénique par une hybridation des langages, l'un des auteurs critiques les plus affûtés de ce néocapitalisme ambiant.

On ne sort pas indemnes d'*Ivresse(s)*. Toute la folie ordinaire de notre temps est ici d'autant plus concentrée que, par ce montage, les sphères de l'intime et du professionnel s'y croisent de manière à ce qu'aucun lieu, réel ou mental, n'échappe à cette frénésie insane. La langue économique a contaminé la parole amoureuse, les réseaux sociaux ont déréalisé les corps, les pressions de l'entreprise s'invitent même au cœur du couple. Et surgit, devant les spectateurs, « tout le désarroi du sujet contemporain, étourdi d'images et d'informations, dicté jusqu'au plus intime par des mots d'ordre implicites, homme fragmenté dans un monde disloqué, régi par des puissances incontrôlables » (texte de présentation). La crise, individuelle, sociale, économique permanente, se donne comme l'état normal des choses, tout comme la logique du Système se voudrait apodictique. L'imprécation de chacun explosera avant le fatal « breakdown », l'effondrement du sujet anticipant celui de la société... Pour évoquer cette apocalypse, Jean-Claude Fall, fidèle au théâtre d'hybridation postdramatique de Falk Richter, a monté une suite fiévreuse de courtes scènes et monologues, usé largement de la vidéo qui à la fois éclate le « sujet » et témoigne de la communication actuelle de plus en plus médiatisée (vrai travail de création vidéo de Laurent Rojol), et proposé aux comédiens un jeu chorégraphié sur un plateau nu, qu'ils aménagent en écrans précaires par des feuilles de papier répandues aux premiers instants du spectacle. Même si quelques séquences filmées restent longues ou n'ont pas vraiment leur place dans ce contexte, et si certains monologues labyrinthiques plombent un peu le rythme, *Ivresse(s)* réussit admirablement à traduire l'aliénation contemporaine, l'esseulement de chacun. En trouvant un équilibre savant entre le comique (on rit de l'absurde, du dérisoire de quelques situations) et le pathétique (bouleversant, le désarroi de ces hommes et femmes complètement dépassés !), Jean-Claude Fall et ses jeunes comédiens ont fabriqué un mixte détonant de satire, de drame et de tragicomédie. Et quelque chose d'essentiel à notre temps fut saisi par ces formes théâtrales.

Pierre Corcos

# IVRESSE(S)

de Falk Richter || mise en scène Jean-Claude Fall

17 novembre > 17 décembre 2017

La Terrasse **la terrasse**

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Théâtre de la Tempête / textes de Falk Richter  
(*Ivresse*, *Protect me* et *Play loud*) / mes Jean-Claude Fall

Le capitalisme crée la crise, en jouit et prospère grâce à elle. Jean-Claude Fall lutte contre ses effets avec un spectacle en forme d'antidote efficace, remarquablement dosé et administré !

Soumise à l'empire des passions tristes, des faux amis, de la pseudo-gloire et des vagissements plaintifs, la société occidentale contemporaine est d'un ennui terrifiant. On travaille trop, on aime mal, on réclame de l'autre ce qu'il ne peut pas donner, les parents se prennent pour les amis de leurs enfants ou les transforment en confidents de leurs indécentes forfaitsures amoureuses... Cap au pire ! Le théâtre des affects règne en maître et les attermoissements narcissiques des privilégiés obèses sont misérables et risibles. Comment mettre en critique un tel système et y résister ? Comment refonder un véritable humanisme sur les ruines des solidarités défuntes ? D'aucuns s'y emploient en choisissant la réaction, la déploration millénariste ou le cynisme aristocratique. Jean-Claude Fall propose beaucoup plus intelligent, beaucoup plus sain et beaucoup plus efficace que cela ! Puisque la société est devenue théâtrale et que chacun choisit la médiation des écrans pour mettre en scène son quotidien sordide, le metteur en scène préfère la mithridatisation comme remède, et lutte contre le mal par le mal.

## Art en résistance

Les comédiens entrent sur scène dans une tenue et une dégaine ordinaires. L'adresse au public est directe. Les techniciens sont acteurs et les acteurs techniciens, les torches des téléphones portables tiennent lieu de projecteurs et leurs caméras permettent de faire apparaître les visages des comédiens sur les écrans de papier accrochés aux fils préalablement tendus en travers de la scène. Si l'on peut faire du beau et du sens avec des appareils accessibles au plus grand nombre, c'est donc que l'insanité et la fadeur ambiantes tiennent davantage à l'utilisateur qu'à sa machine. De même que pour Dario Fo, ce n'est pas la planche qui fait le jongleur, mais le génie de l'artiste qui fait théâtre d'un rien, dans ce spectacle, c'est le talent créatif des interprètes qui sublime l'usage des outils, simple feuille de papier, pince à linge, tablette électronique ou smartphone. La troupe réunie autour de Jean-Claude Fall (Roxane Borgna, Jean-Marie Deboffe, Isabelle Fürst, Paul-Frédéric Manolis, Nolwenn Peterschmitt, Laurent Rojol et Alex Selmane) fait preuve d'un talent interprétatif remarquable et danse plutôt qu'elle ne joue cette partition des égarements. Que faut-il au monde contemporain pour ne pas complètement désespérer ? Ne pas oublier qu'on ne peut pas affronter le tragique sans créer d'œuvre d'art. **Jean-Claude Fall et les siens le rappellent de manière implacable !**

Catherine Robert



## le blog de martine silber : marsupilamima

*Ivresse(s)* de Falk Richter , mes Jean-Claude Fall, au théâtre de la Tempête

L'écrivain allemand Falk Richter avait mis lui même en scène en collaboration avec la chorégraphe hollandaise Anouk van Dijk au Festival d'Avignon, en 2013, son texte *Ivresse(s)* de façon très visuelle, rendons grâce à Jean-Claude Fall et à ses comédiennes et comédiens d'en donner une version qui met au premier plan, un texte fiévreux, ironique et militant.

Comment le capitalisme financier peut-il se régénérer à chaque crise? Comment ce système en crise, celui dans lequel nous évoluons de gré et de force, s'insinue-t-il en nous?

Au sein de notre vie quotidienne, dans nos rapports entre nous, dans nos relations amoureuses?

Et comment peut-on lui échapper si on le peut?

Et moi là-dedans ? Moi, mon couple, ma mère, mon père, mes amis ? Et moi, et moi, et moi?

L'heure est grave donc mais le ton se fait souvent ironique, caustique ou carrément drôle. Le metteur en scène a ajouté au texte initial quelques extraits de *Play Loud* et *Protect me* qui contribuent à ces échanges sous formes de monologues, de dialogues, de bribes qui se succèdent.

Pas de décor tout au début sauf une avalanche de feuilles de papier blanc, de texte pas encore écrit, de work in progress, de tentative d'écriture avortée.

Puis peu à peu, sur des fils tendus sous nos yeux, les feuilles sont accrochées avec des pinces à linge comme dans un labo photo jusqu'à composer un écran vidéo improvisé. Il y en aura d'autres tout aussi apparemment improvisés, tout aussi légers, car la vidéo est tout le temps présente à partir d'écrans de smartphones qui serviront aussi de projecteurs, voire de micro.

Peu à peu aussi, après le premier texte, le rythme s'accélère, les rôles s'échangent, les couples se forment, père/fille, amant/amante, ami/ami, psy/patient. Les solitudes aussi. Les craquages aussi.

Mais si on frôle le fond, le désespoir, l'incompréhension, l'espoir et l'utopie (folle bien sûr) viennent aussi prendre leur marque. Et si un autre monde était possible. Et si ce que nous vivons n'était qu'une étape que nous pourrions regarder plus tard en se disant, c'était comme ça avant, à l'époque ?

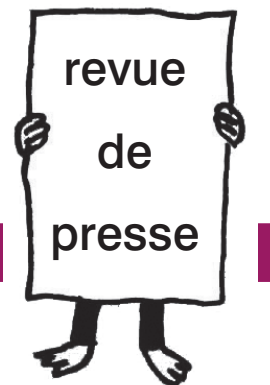
Martine Silber



# IVRESSE(S)

de Falk Richter || mise en scène Jean-Claude Fall

17 novembre > 17 décembre 2017



« Sincèrement j'attends avec impatience le jour où tout ça va s'effondrer, et où quelque chose de nouveau apparaîtra et on regardera le passé sans comprendre comment on pouvait vivre ainsi, ça, cette vie-là, d'aujourd'hui... »

Sincèrement... c'est ainsi que les uns et les autres de la troupe franchissent le pas du plateau et ouvrent la parole au public. Sincèrement et avec une extrêmement incroyable politesse, gentillesse, bienveillance... et simplicité.

De la même manière, le plateau vide qui les accueille va tout au long du spectacle se remplir, s'organiser, devenir un autre lieu grâce à de simples matières : feuille blanches, fils, bâches plastiques de travaux, fils... c'est quelque chose qui se construit peu à peu sous nos yeux pendant que les scènes qui se jouent, elles, racontent plutôt le sentiment d'égarement, de vide, de néant et l'attente de... « Sincèrement j'attends avec impatience le jour où tout ça va s'effondrer... » qui revient comme une prière dite, redite, espérée.

Le texte de Falk Richter, aux allures biographiques mâtinées de journal intime, raconte et fait apparaître une jeunesse actuelle, défiée par une mondialisation. Un monde qu'ils voient filer à toute allure vers le précipice et à bord duquel ils n'ont pas envie de prendre place. Alors ils cherchent à recréer tout : idéaux, avenir, présent, relations sociales, relations amoureuses, besoins, échanges, sentiment d'appartenir, sentiment d'être comblé, demande, réponse, don, curiosité, amours, couples... tout ce qui relie les humains entre eux hors du profit. Ils cherchent dans les recettes que la société leur propose les clefs pour réaliser leurs vies, leurs bonheurs et aucune ne convient. Ils tendent les mains vers les autres, tous et ne trouvent que le vide ou des corps qui ne répondent pas à leurs attentes.

Il s'agit ici, d'intelligence, de conscience et de perte. Mais aussi de foi en une certaine vitalité, une résistance à l'ordre établi et la volonté d'inventer autre-chose avec en sous-texte le désir de retrouver justice et de sauver cette fichu planète que deux mille ans de civilisation est en train de jeter dans les flammes du soleil !

L'art de Jean-Claude Fall et de ses comédiens est de faire de cet état des lieux non pas une revendication, même pas vraiment le procès d'un héritage pourri, mais l'appel de la bonne volonté et de la résistance. Et cette douceur même, cette non-violence qui réclame la révolte, la révolution est elle-même une forme d'arme nouvelle. Face à un monde sans âme, sans scrupule, où seule la finance aveugle dirige, une finance aux mains de 1% de la population, violence froide, inhumaine, c'est l'humain qui se dresse dans toute sa fragilité pour dire non !

Une autre forme de révolution quand les précédentes tentaient de renverser un ordre figé pour un mouvement, celle-ci prend le chemin de renverser un ordre en mouvement, l'expansionnisme économique, en refusant de bouger, de façon statique, figée, en attente.

La mise en scène utilise de manière sensée la vidéo, pour la plupart des selfies créés en direct via des portables. Il est beaucoup question de ce virtuel, ces avatars, ces personnalités numériques qui sont une représentation de soi trompeuse, trompée. Justifiées également et lumineuses ces projections sur les pans de feuilles blanches tendues sur des fils. D'une fragilité telle qu'un coup de vent peut les faire disparaître comme réalité fantôme.

Et l'aventure finit, là où la chose commence, sur un plateau transformé en camp de fortune, tout aussi fragile, éphémère, où une sorte de « fraternité » humaine se tisse face à la violence policière, et qui rappelle de près ce qu'ont pu être les « Nuits Debout » et de loin ce qu'étaient les aspirations soixante-huitardes où les règles sociales, l'entre-humain, et la société de consommation étaient remises en causes. Trouver d'autres respects, d'autres règles de vie pour qu'à l'avenir... « ... on regardera le passé en pensant : comment on pouvait vivre comme ça, ça n'a pas de sens, pourquoi on agissait ainsi, aucun homme normal n'agirait ainsi, et on dira tout simplement : ben oui, c'était comme ça à l'époque. Ils faisaient tous ça et... c'était comme ça à l'époque, c'est tout. » Ivresse

Bruno Fourniès



# IVRESSE(S)

de Falk Richter || mise en scène Jean-Claude Fall

17 novembre > 17 décembre 2017



Théâtre : « Ivresse(s) » une création de Jean-Claude Fall

Jean-Claude Fall s'approprié avec brio l'écriture de Falk Richter et en propose une vision esthétiquement chiadée, une proposition directe et frontale pour interpeller sans détour le spectateur. « *Ivresse(s)* » naît d'un montage de différents textes de Richter et dessine parfaitement la structure et l'essence fondamentale de son oeuvre. Cynique, âpre parfois comme drôle et énergisant ce spectacle vous entraîne dans un lieu de désespoir, une dystopie implacable où gronde pourtant la résistance à venir.

Falk Richter est un auteur de son temps, ancré dans des problématiques contemporaines et qui assiste impuissant à la répétition inéluctable des faillites d'un système financier prédominant. Partant du constat pessimiste que nous sommes globalement déjà gangrenés jusqu'à l'os par l'ultra-libéralisme carnassier, que tout ce qui nous constitue en tant qu'humain est pour ainsi dire sous influence, il décortique et démonte méticuleusement les tentatives avortées de rebellions face au dit-oppresseur. Le monde est fou, chaotique et tout est pourri. Simple, efficace et désespérant. Pourtant entre ces lignes sombres et dotées d'un cynisme profond se lit encore, malgré tout la possibilité d'une résistance, infime, presque inexistante, microscopique mais existante. Peut-être faudra-t-il alors abandonner l'idée même de poursuivre un objectif, le concept de croissance pour qu'elle grandisse ? Faudra-t-il d'abord accepter de tout perdre, aller au bout de ce système sclérosant, cette machinerie à bout de souffle pour espérer une renaissance ? Jean-Claude Fall offre avant tout ici un spectacle plastique passionnant, un théâtre presque philosophique et proche de la performance servi par des acteurs engagés. C'est une forme désolée, chaotique, faite de bricolages et de tentatives artisanales pour un résultat esthétique particulièrement convaincant, illustrant avec maestria ce sentiment mêlé de colère et d'épuisement. Le plateau est submergé de papiers, de bâches plastiques qui s'animeront par la suite grâce à la vidéo-projection. Les cris de colère se succèdent, tout comme les renoncements ou encore les appels à la révolution qu'elle soit amoureuse, sexuelle, professionnelle, toutes ces paroles mises bout à bout comme une cartographie clinique d'une société guidée par le dieu Économie. Le discours de Falk Richter interpelle, exaspère, détricote, libère et dit le monde. Un monde triste et fou certes mais c'est le nôtre.

Audrey Jean

**"Ivresse(s)". De Falk Richter.**  
**Traduction Anne Monfort.**  
**Mise en scène Jean-Claude Fall.**  
**Création vidéo Laurent Rojol.**  
**(Paris, 22-06-2017, 20h30) +**  
**[https](https://bclerideaurouge.free.fr) à venir**

Blancheur des pages qui s'amassent en fantômes  
Pour ensevelir les mots jusqu'au fond des tomes.  
Un lit de feuillets qui recueillent les pensées  
Et les réflexions défilant et recensées  
Dans une continuelle interrogation  
Sur les complexes et ironiques relations.

Une étude féroce de ce qui s'effondre  
Dans un magma d'idées où la peur va se fondre  
En immense bouillie de sentiments informes  
Où le jugement tout détricote et déforme.  
Êtres déchiquetés dont les coutures craquent,  
Mal à l'aise dans des couples qui se détraquent.

La mise en scène déchire les faux-semblants,  
Couvre les réflexions de plastique tremblant.  
A "La Tempête", s'affichent les mots troublant  
L'ordre établi, quand tout devient flou et patraque  
Et que la vie émerge des coups de matraque.  
Un texte qui perturbe et dont les phrases claquent.

Béatrice Chaland / b.c.lerideaurouge